

## SOMMAIRE

- *Message du CA*
- *La COVID et l'enseignement*
- *Deux nouveaux retraités se présentent*
- *Hommage à l'un de nos membres*
- *Des nouvelles d'un membre sénior*
- *Chronique du 50<sup>e</sup>, l'arbre... et le secteur de pathologie*
- *La médecine porcine, mon parcours*

## MESSAGE DU CA QUE SE PASSE-T-IL?



Ma maison au Canada. Par Alyne Lavoie-Ruppanner  
Aquarelle 9 x 12

Peint à Laval-sur-le-Lac, ce toit rouge entouré de verdure m'a toujours fasciné.  
Ces maisons de chez nous dans le calme de la nature éveillent chez moi une émotion qui revient  
chaque fois que j'en croise une sur mon chemin. Ma technique est classique sur papier Arches et  
souvent peinte sur le vif.

## OÙ EN SOMMES-NOUS?

La dernière rencontre de notre association remonte elle aussi à l'automne dernier. Nous flânions alors sur le majestueux lac Memphrémagog lors d'un dîner-croisière. Cela paraît tellement loin et proche à la fois! Depuis, deux activités ont été planifiées puis successivement annulées en raison des mesures sanitaires de la COVID. Au printemps, nous options pour une rencontre avec un dîner-conférence, Diane Frank nous partageant des réflexions sur le thème du comportement animal. À l'automne, nous avons opté pour une rencontre à la table champêtre de la Rabouillère soulignant ainsi notre 10<sup>e</sup> anniversaire. On s'est rendu alors à l'évidence que la crise ne serait pas derrière nous en un tour de main, ni demain.

Alors que l'objectif de l'association est de favoriser des liens sociaux, cordiaux ou collégiaux entre nous, le fait de ne pouvoir favoriser ces rencontres est un fameux obstacle. Dès lors, ce que nous proposons est de mettre les bouchées double sur notre bulletin et d'encourager toutes initiatives visant les échanges entre nous. Dès qu'une lueur d'espoir permettra une rencontre, nous en ferons une fête, un évènement spécial.

La dernière tenue de l'assemblée générale remonte elle aussi aux calendes grecques. Elle devait avoir lieu au printemps et sitôt que la saison fut passée à cet automne. Lors de cette réunion, les membres nomment leurs représentants au conseil d'administration. Au printemps dernier, deux des membres, André Bisailon et Armand Tremblay avaient indiqué que, pour des raisons personnelles, ils ne solliciteraient pas un nouveau mandat. Dans la foulée des événements, ils ne nous ont cependant pas lâchés. Est alors venu le constat qu'il n'est pas possible de tenir une assemblée participative. Nous avons alors décidé de faire, par courriel, un appel de candidatures pour ces deux postes devenus vacants. Deux professeurs retraités, Denise Bélanger et Serge Messier, se sont montrés intéressés et le CA les a nommés par acclamation le 9 octobre dernier. Nous leur réservons un bel accueil. Votre nouveau CA se compose donc comme suit : Denise Bélanger, Christiane Girard, Daniel Bousquet, Serge Messier, Serge Larivière et André Vrins. Leur mandat se poursuivra jusqu'à la prochaine assemblée générale ou fin 2021.

Remercions particulièrement le dévouement constant et l'implication de André Bisailon et d'Armand Tremblay. Tous deux siègent au CA depuis la création de l'APREs. Ils ont participé et façonné l'APREs en plus de s'impliquer, l'un dans la trésorerie (Armand Tremblay) et l'autre dans la communication. En tant que président de l'association depuis sa création, je vous avoue leur grande intégrité et leur souci de réfléchir et d'agir dans l'intérêt de tous. Si nul n'est irremplaçable, soulignons qu'Armand est notre mémoire vivante notamment de l'histoire de notre institution et André, la personne qui s'assurait de l'exactitude de nos communications. Tous deux ont œuvré 10 ans durant au sein du CA avec une belle complicité. MERCI.

## **INTRODUCTION AU BULLETIN**

En ces temps de pandémie et de crise sanitaire, l'endroit le plus sécuritaire est notre maison. C'est sur cette aquarelle soumise par l'artiste, Alyne Lavoie-Ruppanner que nous avons débuté symboliquement notre bulletin.

Ayant année après année, enfilé des années d'enseignant, nous sommes allés aux devants de votre questionnement pour vous raconter comment se passe cette année où la Faculté s'est adaptée au mieux pour dispenser le programme DMV. Sachez qu'en ces temps de pandémie, autant la cérémonie de remise des diplômes que le soulignement du passage à la retraite des collègues, tout est remis à plus tard... et nul ne sait, ni quand ni comment. Nous rencontrons le même défi d'accueil des nouveaux retraités. À défaut de leur souhaiter la bienvenue lors de nos rencontres, nous publierons ici des témoignages que leur rendent leurs collègues. Quatre collègues ont débuté leur retraite cette année. Il s'agit de Josée Harel, Sylvie D'Allaire, Suzie Lemay, Mario Jacques. Deux d'entre eux se présentent dans ce numéro, Josée Harel et Mario Jacques.

Nous avons aussi pris le pli d'adresser successivement un hommage à nos anciens collègues sur une base chronologique des plus anciennes années de retraite. À cet égard, nous en avons trois dans notre collimateur. Commençant avec ce numéro, nous publions l'hommage au Dr Marcel Marcoux. Le deux autres paraîtront dans les deux prochains bulletins.

Nous reproduisons aussi un message de notre professeur sénior qui a été publié dans le bulletin du Regroupement des vétérinaires retraités du Québec, le Vété Clin d'œil.

Dans la foulée des célébrations du 50<sup>e</sup> anniversaire de l'intégration de la Faculté de médecine vétérinaire à l'Université de Montréal, nous avons colligé par souci de mémoire quelques éléments qui sont mis sous forme d'articles et alimentent la chronique du 50<sup>e</sup> que nous poursuivons. Il est aussi des secteurs moins connus qui se révèlent à nous, comme dans ce numéro, la médecine porcine.

## **QU'EN PENSEZ-VOUS?**

Ce message s'adresse à vous, membres de l'association. Bien qu'ayant partagés les mêmes rôles et fonctions, nous provenons d'univers différents et combien riches et complémentaires. La retraite a encore ouvert ce spectre de curiosité et de passions. La parole est donc à vous. Faites-nous part de votre expérience de vie, citant en exemple, le témoignage du Dr Fréchette, de votre vécu en ce temps de pandémie et de vos intérêts. Contactez [andre.vrins@umontreal.ca](mailto:andre.vrins@umontreal.ca) ou l'un des membres du CA. Nous prêterons une attention spéciale à vos messages.

## LA COVID ET L'ENSEIGNEMENT

### TRILOGIE D'ENTREVUES AVEC LA FMV

#### Le programme DMV, avec la Dre Marie Archambault<sup>1</sup>

Par Serge Larivière

En raison de la pandémie, la rentrée des étudiants en septembre 2020 s'est faite sur un mode inédit. La vice-doyenne en a donné les grandes lignes qui ont été publiées dans [Le Courrier de Saint-Hyacinthe](#) en juin dernier.

Nous lui posons ici quelques sous-questions.

#### **Parlez-nous de l'admission?**

Le nombre de candidats et le pourcentage de filles sont semblables aux années précédentes. Parmi eux, 96 ont été admis en 1<sup>ère</sup> année. Quinze de ces étudiants admis (11 filles – 4 garçons) font partie d'une nouvelle cohorte ayant une expérience en milieu agricole (bovin, porc ou aviaire). Ils proviennent tous d'un milieu rural ayant grandi à la ferme familiale.

#### **Alors que les cours théoriques se donnent à distance pour les étudiants de 2<sup>e</sup> à 4<sup>e</sup> année, comment organisez-vous la prestation des cours pour les étudiants de 1<sup>re</sup> année?**

Effectivement, les cours se donnent en auditoire à la Faculté. Mais pour tenir compte des mesures sanitaires, les 96 étudiants de 1<sup>re</sup> année ont été subdivisés par ordre alphabétique en trois cohortes. Chaque cohorte occupe un auditoire distinct. Le professeur enseigne dans un auditoire pour une cohorte alors que les deux autres cohortes suivent le cours en direct par visioconférence dans deux autres salles de cours. Un chargé de cours est présent dans ces deux auditoires pour s'assurer du bon fonctionnement technique et prendre les questions adressées au professeur.

Depuis le 8 octobre, alors que la région de Saint-Hyacinthe est passée en zone sanitaire rouge, tous les cours sont maintenant offerts à distance seulement et ce, au moins jusqu'aux Fêtes.

#### **Est-ce que tous les cours du programme ont été maintenus?**

Oui, le programme cadre du DMV est respecté tant pour ses cours obligatoires qu'optionnels.

<sup>1</sup> La Dre Marie Archambault est professeure titulaire au Département de pathologie et microbiologie de la FMV. Elle occupe le poste de vice-doyenne aux affaires étudiantes et académiques. Sa spécialité est immunologie et microbiologie.

## **Et qu'en est-il des travaux pratiques?**

Ils se font sur le campus en observant les mesures sanitaires de distanciation et lorsque ce n'est pas possible avec le port du masque et lunettes protectrices. Ils ont été réorganisés à l'exception des laboratoires d'anatomie qui demeurent les mêmes.

## **Pour les examens, est-ce que les étudiants se rendent sur place à la Faculté?**

Non, les examens se feront tous à distance. Un logiciel sera utilisé pour éviter le copiage.

À noter qu'en temps de pandémie, de nombreux étudiants ne demeurent pas à Saint-Hyacinthe mais plutôt chez leurs parents.

## **Les stages de pathologie**

Par Christiane Girard

### **Question au Dr Christian Bédard<sup>2</sup> : Comment se déroulent les stages de pathologie clinique?**

Le Dr Christian Bédard explique qu'ils ont lieu en tenant compte des mesures de distanciation. Le stage se fait maintenant dans un local plus grand. Les étudiants arrivent avec un couvre visage, se lavent les mains et doivent porter un masque de procédure s'ils se déplacent dans le local. Ils ont une place assignée pour la semaine. S'ils sont à moins de 2m (pour regarder un frottis au microscope par exemple), ils mettent des lunettes de protection. À la fin de la journée, tout est nettoyé et désinfecté, y compris les microscopes et les lames.

### **Question aux Dres Monique Doré et Marilène Paquet<sup>3</sup> : En pathologie, comment s'effectuent les stages?**

Le groupe d'étudiants en stage en pathologie est subdivisé: les étudiants alternent entre la salle de nécropsie et une salle équipée d'ordinateurs. À la salle de nécropsie, le port du masque de procédure et de la visièrè est obligatoire. Les étudiants font des cas cliniques sur ordinateur, mais aussi des jeux-questionnaires basés sur des notions importantes en pathologie telles que la prise des biopsies, la description des lésions et la composition d'un diagnostic morphologique. Les étudiants font des lectures dirigées de lames histologiques numérisées de cas classiques en biopsie. Les étudiants en stage optionnel doivent approfondir un cas d'autopsie et faire une présentation PowerPoint le vendredi. Les étudiants passent moins de temps à l'autopsie, mais plus de temps à étudier et à approfondir des notions de pathologie anatomique.

<sup>2</sup> Le Dr Christian Bédard est professeur titulaire, spécialiste en pathologie clinique (ACVCP). Il occupe le poste de Directeur du département de pathologie et microbiologie.

<sup>3</sup> Les Dres Monique Doré et Marilène Paquet sont professeures au Département de pathologie et microbiologie.

## L'enseignement au Département de sciences cliniques, avec le Dr André Desrochers<sup>4</sup>

Par André Vrins

### **Quelle est globalement la perception des professeurs dans leur rôle d'enseignant?**

Disons, globalement, car les perceptions face à la crise pandémique et aux mesures sanitaires varient d'un extrême anxigène à l'autre optimiste comme dans la population. Le Dr Desrochers prend alors cette analogie pour généraliser son propos : « *Le professeur qui donnait l'année dernière son cours les deux pieds solides à terre a la sensation inconfortable de donner le même enseignement en équilibre instable sur un pied. Il est inconfortable de sa prestation, des résultats..., de comment son enseignement passe et comment il atteint chaque étudiant comme avant quand il l'avait en face de lui.* »

### **Envisageons successivement les cours théoriques, stages précliniques et cliniques vu qu'ils nécessitent des adaptations distinctes.**

#### **1. Les cours théoriques**

Les cours théoriques de la 2<sup>e</sup> à la 4<sup>e</sup> année<sup>5</sup> sont donnés uniquement à distance selon 2 modes choisis par les professeurs : (1) synchrone, cours en direct à distance; (2) asynchrone, cours préenregistré. Peu importe le mode, ces cours sont placés dans un horaire typique. Pour la plupart, une présentation PowerPoint traditionnelle est utilisée pour enseigner. On peut dire qu'il y a un 3<sup>e</sup> mode d'enseignement qui utilise à son plein potentiel l'enseignement à distance par des innovations technologiques, transformation des méthodes traditionnelles d'enseignement supportées par l'expertise pédagogique appropriée mais nécessitant un grand investissement des professeurs. La conversation instantanée (chat) est utilisée pour favoriser les interactions entre l'étudiant et le professeur. L'enseignant qui dispense la matière peut s'adjoindre un auxiliaire d'enseignement pour gérer les interactions. Considérant qu'il est plus difficile de maintenir l'attention pendant la durée traditionnelle du cours de 50 minutes, les formules se transforment par essais et erreurs et s'adaptent avec des périodes d'interruption et une réduction globale visant 40 minutes plutôt qu'une heure de cours.

L'une des grandes préoccupations, et épineuse question, ce sont les examens à distance. Les étudiants actuels étant très préoccupés par leurs scores, les

<sup>4</sup> Le Dr André Desrochers est professeur titulaire, spécialiste ACVS (chirurgie bovine). Il occupe le poste de directeur du Département de sciences cliniques

<sup>5</sup> Pour la 1<sup>ère</sup> année, la plupart des cours sont donnés en présentiel. La cohorte est divisée en 3 classes et le professeur donne le cours dans une classe. Des auxiliaires sont présents dans les 2 autres classes pour s'assurer que la visioconférence fonctionne bien et pour prendre les questions.



pratiques de copiage ou d'influences à distance peuvent entraîner des biais dans les résultats académiques.

## **2. Les stages précliniques**

Il existe un grand nombre et une diversité de stages précliniques. Ceux-ci ont été maintenus malgré tout mais regroupés afin d'éviter le croisement des étudiants. L'étudiant porte son masque et une visière lorsque, comme c'est souvent le cas, les mesures de distanciation ne peuvent être respectées. Les locaux ont été identifiés quant aux nombres accessibles limites de personnes. Certains étant très exigus, comme l'imagerie, le groupe est divisé en deux, l'un sur place et l'autre à la maison par caméra. Et le Dr Desrochers d'ajouter : « *Les étudiants sont enthousiastes et reconnaissants des mesures qui visent à maintenir dans les limites du possible ces activités d'enseignement.* »

## **3. Les stages cliniques**

Le calendrier et le fonctionnement des stages sont préservés en prenant en considération les contraintes des locaux, du port du masque facial et, en ambulatoire, de lunettes protectrices. Une paroi de plexiglass a été aménagée dans les véhicules! Jusqu'à présent, touchons du bois, dit le Dr Desrochers, il n'y a pas d'absentéisme lié directement au COVID (éclosion de cas). Les étudiants ont à remplir au préalable un formulaire d'engagement sur leur état santé et contacts sanitaires. Autant les étudiants que les enseignants font leur possible. Le Dr Desrochers est confiant qu'à terme la formation sera équivalente mais ajoute-il, surmontée par un stress continu.

**Et qu'en est-il des internes et des résidents?** Par décret du gouvernement fédéral, les nouveaux étudiants internationaux qui ont été sélectionnés au printemps dernier n'ont pu être inscrits et demeurent en attente de la levée des mesures pour entrer au pays et débiter leur programme. Cette pénurie notamment à l'hôpital des animaux de compagnie et des équins a mis une pression supplémentaire sur le fonctionnement clinique du CHUV. Elle est actuellement en partie compensée par l'engagement contractuel de techniciens, vétérinaires, résidents.

## **La carrière professorale, qu'en est-il?**

On est encore dans le premier semestre, tous les professeurs ont été plongés en mode adaptation. La consigne, dit le Dr Desrochers, c'est « *souplesse, souplesse, souplesse* ». La crise est virale, mais l'impact est aussi humain (l'individu, les familles!). Pour les nouveaux professeurs, leur entrée en fonction est aussi plus difficile sur le plan humain principalement, ne serait-ce que pour s'intégrer ou développer des collaborations.

Les congrès scientifiques s'étant tous adaptés à un mode à distance, le ressourcement et rayonnement s'effectuent selon ce nouveau mode opus operandi.

## **Est-ce que lorsque la pandémie sera derrière nous, on reviendra au mode d'enseignement théorique antérieur?**

Poser la question, c'est y répondre : NON. Mais en fait, autant le professeur que l'étudiant manquent déjà du contact, de l'interaction en présentiel. Elle est cruciale et nécessaire. La réelle implication des étudiants qui suivent leurs cours à distance n'est pas mesurée non plus en ces temps de pandémie! On est en situation de crise, on fait son possible et l'impossible en s'adaptant à une situation à géométrie variable...

Et le Dr Desrochers d'ajouter : « *Les modes d'enseignement à distance conviennent davantage à certains professeurs et certains étudiants et pas du tout à d'autres. L'avenir sera d'associer les différents modes en tirant les leçons de ce que cette crise aura imposé comme changement drastique.* » L'enseignement à distance aura cependant fait une percée extraordinaire.

Ainsi, on y fera recours dans le [nouveau programme DMV à Rimouski](#) ou pour inscrire des étudiants internationaux. Pour les professeurs, le développement de certains cours à distance donne de la flexibilité du moment consacré à un cours (ex. congé de maternité). Mais d'autres craintes légitimes se posent aussi notamment sur les rôles et les postes de professeurs...



## DEUX NOUVEAUX RETRAITÉS SE PRÉSENTENT

### DR MARIO JACQUES



Je suis un pur produit de l'Université de Montréal. Après des études de 1<sup>er</sup> cycle en sciences biologiques (Faculté des arts et des sciences, 1980), j'ai obtenu un doctorat en microbiologie et immunologie (Faculté de médecine, 1984). J'ai par la suite fait un stage postdoctoral à l'Université de Calgary dans le laboratoire du Prof. Bill Costerton, un pionnier dans l'étude des biofilms bactériens. Je suis ensuite revenu au Québec et je me suis joint au GREMIP (Groupe de recherche sur les maladies infectieuses du porc) de la FMV en 1985 à titre de chercheur adjoint. Je suis devenu professeur titulaire en 1995 et occupé par la suite plusieurs postes en gestion. J'ai été, entre autres, vice-doyen à la recherche et aux études supérieures (2005-2010). Nous avons durant cette période, avec la collaboration de mon collègue André Vrins, mis sur pied le programme conjoint DMV-MSc. Je dirige depuis 2015 le nouveau regroupement stratégique provincial Op+lait qui s'intéresse à la production laitière et à la qualité du lait. Mon dernier « gros dossier » a consisté à aider la direction de la faculté à préparer à l'automne 2019 le rapport et la visite en vue du renouvellement de l'agrément de l'AVMA.

Moi et ma conjointe Diane, également à la retraite, prévoyons passer plus de temps avec nos 5 petits-enfants. Nous aimons les marches en montagne et le cyclotourisme. Je m'entraîne et participe à des demi-marathons depuis deux ans, je vais peut-être être tenté de viser une plus longue distance...

## DRE JOSÉE HAREL



J'ai fait mes études en sciences et j'ai souvent orienté mes choix d'études par des coups de cœur. C'est grâce à un professeur de l'Université Montréal (Dr Sasarman) qui a eu la générosité de donner des leçons à un petit groupe de personnes intéressées à la découverte de l'ADN et la génétique que je me suis intéressée à la biologie moléculaire. Après une conférence du Dr Jolicoeur (Institut de recherches cliniques) sur un sujet de pointe sur la réplication des rétrovirus, j'ai fait ma maîtrise dans son laboratoire. Durant mon PhD en microbiologie à l'U. McGill, j'ai été immergé dans un milieu où la biologie moléculaire était en pleine effervescence. Par la suite, lors de mon post-doctorat à *Stanford Medical University School*, j'ai côtoyé l'équipe talentueuse du Dr Falkow, visionnaire dans le domaine de la pathogénie moléculaire des microbes.

J'ai commencé ma vie professionnelle en 1987 à la Faculté de médecine vétérinaire en intégrant le GREMIP du Dr Larivière. J'ai pu y partager mes connaissances et bénéficier de celles généreusement partagées par mes collègues. La liberté et la collégialité à la FMV m'ont permis de m'impliquer en recherche et à la formation des étudiants, de mettre sur pied le laboratoire de diagnostic moléculaire et d'assumer la direction du GREMIP et du CRIPA.

Maintenant à la retraite, j'ai plus de temps pour fureter en arts, en musique et en littérature et profiter de la nature (même à Montréal!) mais surtout je dispose de plus de temps pour cajoler mes petits-enfants, mes derniers coups de cœur tout neufs.

## HOMMAGE À L'UN DE NOS MEMBRES

### ... DR MARCEL MARCOUX

Par André Vrins



Le docteur Marcel Marcoux, professeur à la retraite depuis 2009, est né le 26 juin 1946 à Coaticook en Estrie. C'est à Sherbrooke que Marcel fait ses études primaires et secondaires aux écoles Hébert et St-François.

Ayant hérité de son père de la passion des chevaux, il développe tout naturellement un intérêt pour leur santé. Ainsi, il s'inscrit à la formation en médecine vétérinaire qu'il complète en 1969, faisant ainsi partie de la première cohorte diplômée en médecine vétérinaire de l'Université de Montréal. Il débute alors sa carrière en pratique équine, avant d'être recruté quelques mois plus tard par l'hôpital vétérinaire de la Faculté. Attiré par le milieu académique, il estime la spécialisation comme une composante essentielle de la carrière universitaire. Sous l'instigation des autorités facultaires, dont le doyen le Dr Éphrem Jacques, c'est à l'Université de Pennsylvanie qu'il complète en 1972 une maîtrise ès sciences vétérinaires centrée sur la chirurgie et l'orthopédie équine.

Il intègre alors le corps professoral de la FMV en lui confiant d'emblée le rôle de chef de secteur équin, poste qu'il occupe durant de nombreuses années. Il s'implique ardemment au développement de son secteur, en offrant un service dédié à la clientèle et aux vétérinaires référents permettant d'offrir *de facto* un enseignement clinique de qualité qui fut rapidement reconnu par ses pairs. Il contribue significativement au développement et à la réputation de l'internat de perfectionnement équin, de même qu'au programme de résidence en chirurgie équine. Il tisse et entretient des relations solides avec les praticiens équins, alors qu'il occupe la présidence de l'Association des vétérinaires équins du Québec (AVEQ) et collabore avec des pays de la francophonie devenant membre de l'Académie vétérinaire de France et de l'Association vétérinaire équine française (AVEF) où il occupe des fonctions de direction ou de représentation avant d'en devenir un fervent ambassadeur. Il s'implique dans la direction de plusieurs sociétés et événements, dont les Jeux Olympiques de 1976 à Bromont, et occupe durant trois décennies des postes officiels dans des organisations équestres, dont la présidence de la Société des éleveurs des chevaux Standardbreds du Québec.

Il pilote pendant plus de 10 ans, des conférences de formation continue pour les propriétaires et amateurs de chevaux et les vétérinaires équins du Québec (AVEQ). Il fonde le Groupe de recherche en médecine équine du Québec (GREMEQ) pour lequel il dirige plus d'une vingtaine de projets de recherche clinique servant à la formation d'étudiants à la maîtrise et au DÉS. Invité, il donne de nombreuses conférences scientifiques nationales et internationales.



Il a reçu plusieurs prix émanant de l'OMVQ (la Médaille de saint Éloi), de l'AVEQ et d'associations équestres (Grand bâtisseur et Personnalité de l'année).

Il est marié à Francine Mayer, est père de Benoît et Caroline, et ont 4 petits-enfants.

À sa retraite, il exerce ses passe-temps favoris, tels des séjours de pêche, de la moto en forêt, des randonnées en vélo, en raquette, voyage et se passionne notamment, pour l'histoire.

Sa plus grande fierté est d'avoir contribué intensément à créer un centre de référence équin de grande qualité au CHUV, avoir participé à la formation notamment d'une centaine d'internes et d'une quinzaine de résidents en chirurgie équine et à la renommée nationale et internationale de la clinique équine du CHUV.



Aquarelle 9x12. Par Sophie Cuvellez

Peinte à Havelange, au sein de l'association "Art et Culture Fernand Pater"

Rencontre dans le temps, Regard du cheval sur le passé (peinture rupestre de Lascaux)

Ma, mes, technique(s) sont aquarelles (Sennelier, crayons Supracolor soft Caran d'Ache), mixtes (ce qui me tombe sous la main, crayon, marqueur, acrylique) sur papier Arches, Grain Torchon, 300g.

Je m'inspire d'images, de reproductions, de photos, que je transforme à ma façon.

## DES NOUVELLES D'UN MEMBRE SÉNIOR

### LE DR JEAN-LOUIS FRÉCHETTE RACONTE<sup>6</sup>

À tous mes amis vétérinaires



Merci beaucoup pour tes bons vœux à l'occasion de mes 95 ans. J'ai beaucoup apprécié ta réflexion de Georges Clémenceau : «Quand on est jeune, c'est pour la vie». , mais je dois t'avouer que la jeunesse à 95 ans est très différente de celle «disons» à 30 ans. Tant encore très lucide, à ce qu'on me dit, je vais te parler de ce qu'est la vie à 95 ans; car un jour ce sera ton tour...

J'aime beaucoup lire le VETO CLIN D'OEIL, ça me rappelle de très bons souvenirs de ce qui a été ma vie active. Mes 15 ans au Fédéral, et 20 ans comme professeur à la FAC de Saint-Hyacinthe.

Le dernier VETO CLIN D'OEIL parlait des mordus de la pêche à la mouche soit : Dre Hélène Jolicoeur, Dr Mario Dussault, Dr Marcel Marcoux, Dr Yvan Rouleau, Dr Jean Pelletier, Dr Claude Journet, Dr Serge Larivière et Dr Jacques Demers, tous des figures bien connues comme élèves, confrères, amis m'ont rappelé de bons souvenirs des rivières Moisie, Grand Cascapédia, Bonaventure, Ste-Anne où, il y a 50 ans, j'étais en charge de la santé des truites et des saumons dans les piscicultures du gouvernement. Que de beaux souvenirs et belles rencontres avec les responsables de ces rivières à saumons.

Maintenant la vie à 95 ans. Excuse mon écriture, je commence à avoir des problèmes avec mes doigts. Je suis encore dans ma maison familiale depuis 1992; maison qui avait été prévue pour personne âgée. Plein pied, 3 chambres de bain, 2 chambres plain-pied, etc... Mon épouse Étienne plus jeune que moi et en bonne santé m'aide beaucoup. Depuis 2 ans le déambulateur est toujours au rendez-vous. Nos trois enfants : Jean-Denis, Marie-Chantal et Pierre nous sont d'une très grande utilité en cette période de confinement.

Une journée typique

Lever 7h, café sur la véranda avec mon épouse, Huit à neuf, soins hygiéniques dans la salle de bain adaptée où je puis toujours avoir un point d'appui. 9h, début de la journée active. D'abord mon ordinateur, la Bourse en premier : car j'y suis depuis une trentaine d'années. «Résultats», disons que j'ai un très bon courtier que j'appelle trop souvent à son avis. Je parle ici de mon fils Jean-Denis qui a une maîtrise en économie et aujourd'hui un retraité de la fonction publique fédérale. Il a été durant 5 ans directeur parlementaire du budget. On y brassait des milliards, mais aujourd'hui il trouve que le compte boursier de son père est beaucoup plus maigre, sic....

Déjeuner, dîner 11h à midi, puis repos jusqu'à 2h. De 2h à 4h, iPad : La Presse pour les dernières nouvelles. Un peu de lecture à l'occasion, mais c'est de plus en plus difficile. 16h, c'est la TV dans ma chambre, les nouvelles, les reportages, car je suis préoccupé par ce qui se passe aux USA.

<sup>6</sup> Reproduction d'un article paru dans le bulletin Veto Clin d'œil, avec la permission de ReVeR et de l'auteur.

Maintenant un mot sur ma vie familiale. J'ai beaucoup misé sur la famille et pour moi la nouvelle génération des 15 à 30 ans est très importante. J'ai toujours suivi de près leurs études et j'aimais examiner leurs bulletins scolaires. Aujourd'hui mes petits enfants viennent me visiter en respectant religieusement la distanciation. COVID oblige! Une grande fierté à voir la réussite de mes petits-enfants. Samuel Fréchette, docteur à l'Hôpital de Maniwaki et Gatineau, Ève Fréchette, maîtrise en administration au ministère de la Santé à Gatineau, Amélie Simard, docteure résidente à l'Hôpital Enfant Jésus de Québec, Maya-Kim Simard, maîtrise en ergothérapie, Victor-Ann Simard en 3<sup>e</sup> année d'optométrie UdeM, et Félix-Antoine, en génie informatique à l'u de Sherbrooke.

On skype très souvent pour voir notre arrière-petit-fils, Jules Fréchette, fils de Samuel et de Dre Virginie Coulombe de Gatineau.

95 ans et la santé!

Sténose rachidienne en C3-C4, ce qui fait que souvent mes doigts m'obéissent de moins en moins, avec le résultat que l'écriture est devenue plus difficile et ça me gêne. Depuis 1 an, le plus grave est arrivé. Un diagnostic de myélodysplasie, j'ai l'impression d'être en sursis...

Je garde un très bon souvenir de tous les vétérinaires que j'ai côtoyés tant dans l'enseignement que dans la fonction publique. Je souhaite à tous une belle vieillesse et comme le dit Clémenceau «jeune jusqu'à la fin».



## CHRONIQUE DU 50e

### L'ARBRE... 1 an plus tard

Par Christiane Girard

L'érable à sucre planté pour souligner le 50<sup>e</sup> anniversaire tient bon, à l'image de la Faculté! On peut aussi constater que le problème de manque de place de stationnement s'est atténué...pour le moment.



### ET LE SECTEUR DE PATHOLOGIE (1968-2018)

Par Serge Larivière et Christiane Girard

Au moment où l'École de Médecine Vétérinaire est devenue une faculté de l'Université de Montréal, le secteur pathologie comprenait seulement deux professeurs, André Lagacé et Louis de Gonzague Gélinas. Le Ministère de l'Agriculture et de la Colonisation, le futur MAPAQ, avait engagé le Dr Jean-Baptiste Phaneuf afin de les soutenir dans leur mission d'enseignement et de diagnostic.

Au cours des années, de nouveaux postes de professeurs en pathologie ont été créés, pour un total de six postes dans les bonnes années, ce qui a permis de recruter Michel Beauregard (1969), Michel Morin (1969), Ernest Teuscher (1977), Richard Drolet



(1986), Catherine Isler (1987), Christiane Girard (1990), Daniel Martineau (1992), Monique Doré (1994), Pierre Hélie (2002), Malcom Gains (2006), Marie-Odile Benoit-Biancamano (2012), Marilène Paquet (2013) et Nanny Wenzlow (2017). Du côté du MAPAQ, un poste de pathologiste s'est ajouté et a été comblé par René Sauvageau en 1972. On retrouve actuellement cinq pathologistes œuvrant pour le MAPAQ à Saint-Hyacinthe, Sonia Chénier, Jean-Marc Benoit, Isabelle Lanthier, Joannie Lussier et Fanny Dessureault, alors que deux pathologistes retraités, Doris Sylvestre et Alain Laperle travaillent comme occasionnels.

## **FONCTIONNEMENT**

Les professeurs du secteur pathologie sont impliqués dans le fonctionnement du Service de Diagnostic et ont toujours formé le groupe le plus nombreux œuvrant dans le domaine. Le travail s'est toujours fait en étroite collaboration avec les professionnels du MAPAQ. En fait, il y a toujours eu qu'une seule salle de nécropsie pour les mammifères pour les deux groupes.

Dans les années '60, les pathologistes du secteur assuraient, en plus de l'enseignement et de la recherche, le service clinique dans les disciplines connexes dont la pathologie clinique, la parasitologie et même la microbiologie. L'arrivée de nouveaux professeurs dans ces disciplines a fait en sorte que le secteur a pu se consacrer entièrement à la pathologie.

Les activités diagnostiques des pathologistes de la FMV ont toujours été consacrées principalement aux mammifères. Le laboratoire du MAPAQ, construit dans les années 70 entre la faculté et l'ITA assurait le service pour les aviaires (Roland Filion, Gilles Bernier puis Mona Morin) et les animaux à fourrure (Sylvio Cloutier). C'est dans les années '90, suite à la création d'un poste en pathologie de la faune à la faculté, occupé par Daniel Martineau, et du Centre québécois de la santé des animaux sauvages (CQSAS) que le domaine des animaux de la faune a été couvert.

## **ENSEIGNEMENT**

L'enseignement de la pathologie a été novateur sur plusieurs aspects : les cours bien structurés, sont supportés par de nombreuses diapositives illustrant aussi bien des lésions macroscopiques que les lésions histologiques associées, dont la source principale sont les cas soumis à la salle de nécropsie. Les cours couvrent la pathologie générale (biopathologie) et la pathologie systémique ainsi que les pathologies spéciales des espèces.

Les étudiants de dernière année mettent ces apprentissages en pratique en effectuant une ou plusieurs semaines de stage à la salle de nécropsie, sous la supervision de professeurs et de pathologistes du MAPAQ. Les cas soumis, en plus de servir à l'enseignement, permettent de connaître la situation de différentes conditions affectant autant les animaux d'élevage que ceux de compagnie.

La création d'un programme de deuxième cycle, l'IPSAV en pathologie (1975), comprenant des cours obligatoires (pathologie générale, pathologie des systèmes et lésions néoplasiques des systèmes) et une formation pratique supervisée, a permis d'offrir une formation de deuxième cycle en pathologie vétérinaire en français comparable à celle offerte dans les universités anglophones nord-américaines. Il

s'agissait d'un programme précurseur, permettant à de nombreux étudiants de se spécialiser en pathologie et de devenir compétents et crédibles dans ce domaine. L'IPSAV combiné à la maîtrise offrait un programme de formation de 3 ans en pathologie répondant aux exigences de l'*American College of Veterinary Pathologists* tout en permettant de développer une activité de recherche intéressante dans le secteur. Ce programme est rapidement par la suite devenu une résidence (DES) en pathologie et connaît toujours un grand succès avec un taux de réussite très élevé aux examens de l'ACVP. Il a formé jusqu'ici plus de quarante-cinq pathologistes œuvrant en milieu universitaire, en recherche, en industrie pharmaceutique et en diagnostic au gouvernement ou au secteur privé, au Canada, aux USA, au Mexique et en Europe.

## **RECHERCHE**

Malgré une charge d'enseignement et de diagnostic très lourde, de nombreux articles et chapitres de livre ont été publiés par le secteur. Les sujets sont variés et touchent par exemple des conditions affectant les animaux de production, en particulier le porc, les agents responsables des diarrhées chez les porcelets et les veaux, les causes de mortalité des bélugas du St-Laurent, des conditions affectant les animaux de compagnie (hépatite chronique du chien par exemple, arthrose chez le cheval), l'oncologie (production de cyclo-oxygénase par différents types de tumeurs, cancers de la prostate entre autres), l'efficacité de différentes molécules dans le traitement de conditions variées, et bien entendu, des rapports de cas. Étant donné leur rôle central dans le diagnostic, beaucoup d'articles ont été écrits en collaboration avec des professeurs et des chercheurs des autres départements de la faculté ou d'autres facultés.

## **RAYONNEMENT**

Le secteur compte un professeur émérite, André Lagacé. Michel Morin a pour sa part reçu trois fois le prix Norden pour l'enseignement ainsi que la Médaille de saint Éloi. Doris Sylvestre a eu deux fois le prix Norden en enseignement clinique et Christiane Girard, une fois.

Plusieurs professeurs du secteur ont enseigné pendant quelques années au premier et aux deuxièmes cycles au Sénégal, au Mexique et en France.

## **PARTICIPATION AU FONCTIONNEMENT**

### **VICE-DÉCANAT**

- A. Lagacé (1972-1981)
- C. Girard (2005-2010)

### **SECRÉTAIRE DE FACULTÉ**

- L.G. Gélinas (1968-1977)
- C. Girard (2005-2010)

### **DIRECTEUR DU DÉPT. PATH. MICRO**

- A. Lagacé (1968-1972)

### **CHEF DU SECTEUR PATHOLOGIE**

- M. Morin (1978-2009)
- E. Teuscher
- M. Doré (2009-2019)

### **COMITES DE L'ACVP**

M. Morin  
M.-O. Benoit-Biancamano

## FACILITÉS PHYSIQUES

Au cours des cinquante dernières années, le secteur pathologie a déménagé plusieurs fois. Jusqu'en 1983, la salle de nécropsie était située tout au bout du corridor de l'hôpital et donnait directement sur l'extérieur. On y trouvait une table hydraulique et une plus petite table en L. Les laboratoires d'histopathologie et d'immunofluorescence étaient adjacents à la salle de nécropsie. Aucun système de ventilation ne venait aérer la station de coupe et les laboratoires. La salle de démonstration était adjacente à la salle de nécropsie et était extrêmement petite et pouvait accueillir tout au plus une dizaine d'étudiants. Il y avait alors à chaque semaine une présentation des cas intéressants qui se faisait dans l'auditorium des cliniques, où on se passait les plateaux avec les pièces anatomiques fraîches ce qui donnait lieu parfois à des discussions intenses! Les bureaux du secteur pathologie se trouvaient alors dans le corridor de l'hôpital en face de la classe de 4<sup>e</sup> année et s'ouvraient sur une petite salle commune où étaient les bureaux des étudiants de 2<sup>e</sup> cycle et le microscope à plusieurs têtes servant à l'enseignement supérieur. Deux secrétaires étaient responsables de l'accueil des clients et de la dactylographie des rapports de nécropsie, deux techniciennes travaillaient en histologie et une personne aidait aux nécropsies et faisait l'entretien de la salle de nécropsie.

Après avoir passé deux années dans des bâtiments temporaires (en fait, les « fameuses » roulottes qui étaient situées à l'arrière de l'hôpital des animaux de compagnie), le secteur pathologie au complet a déménagé en 1983 dans le « nouveau pavillon ». On y retrouvait des bureaux individuels pour les professeurs et pathologistes du MAPAQ, des bureaux communs pour les étudiants de 2<sup>e</sup> cycle et une salle dédiée à l'enseignement au deuxième cycle, avec la collection de lames histologiques d'enseignement, un microscope multitête et une bibliothèque. Il y avait désormais une salle d'accueil pour les clients alors que la salle de nécropsie comportait 2 tables hydrauliques, une table fixe et une passerelle qui permettait aux étudiants et aux cliniciens de venir voir leurs cas et de discuter avec les pathologistes. Un auditorium était situé à côté de la salle de nécropsie et pouvait recevoir facilement une cinquantaine d'étudiants. Il était muni de grandes fenêtres qui permettaient de voir les nécropsies (et de voir les étudiants défaillir à la vue des pièces anatomiques servant aux laboratoires!). Une salle était réservée pour la nécropsie des aviaires mais a été par la suite transformée en musée d'enseignement (pièces anatomiques préservées et manuel de questions). Le laboratoire d'histologie était plus grand qu'auparavant et a été équipé d'un colorateur automatique et par la suite d'un appareil pour coller des lamelles sur les lames. La salle de coupe était adjacente à la salle de nécropsie, des armoires et des stations de coupe ventilées ont éventuellement été achetées dans les années 90, afin de répondre aux normes de biosécurité. Une réserve pour les lames et les nombreuses diapositives (plus de 16 000 à l'époque) et un laboratoire dédié à l'immunofluorescence et à l'immunoperoxydase étaient localisés au 2<sup>e</sup> étage. Un technicien effectuait ces techniques, alors qu'un deuxième technicien s'est ajouté à la salle de nécropsie.

Le dernier déménagement s'est produit en 2013, dans les locaux du CDEVQ, nouvel immeuble appartenant au MAPAQ et regroupant différents laboratoires (bactériologie, virologie, biologie moléculaire). La salle de nécropsie compte maintenant trois tables

hydrauliques, une salle pour les nécropsies des animaux de la faune et une autre pour les aviaires et répond aux normes de biosécurité actuellement en vigueur. Trois techniciens en santé animale sont affectés à la salle de nécropsie des mammifères et à la salle de coupe, trois techniciennes travaillent en histologie à la préparation de lames et un technicien effectue l'immunofluorescence et l'immunoperoxydase, à l'aide d'un colorateur automatisé. Le secteur a fait l'acquisition en 2017 d'un numériseur de lames permettant l'utilisation de la microscopie virtuelle dans les activités cliniques, d'enseignement et de recherche. Deux techniciennes en bureautique travaillent à l'accueil des clients.

Une salle d'enseignement, avec un microscope multitête et caméra intégrée, est utilisée pour l'enseignement aux résidents de pathologie ainsi qu'aux séminaires de cas de nécropsie et de biopsie, de dermatologie, d'ophtalmologie et de médecine interne auxquels pathologistes, professeurs de clinique et résidents participent. Il n'y a malheureusement pas de salle de démonstration pour l'enseignement au premier cycle dans l'édifice et le musée de pathologie est resté à son ancienne localisation, dans le « nouveau pavillon ».

### **LES PATHOLOGISTES DE LA FACULTÉ et DU MAPAQ À SAINT-HYACINTHE**

1968-1977	Louis de Gonzague Gélinas
1968-1995	André Lagacé
1969-1990	Michel Beauregard
1969-2009	Michel Morin
1977-1986	Ernest Teuscher
1986-2012	Richard Drolet
1987-1989	Catherine Isler
1990-2015	Christiane Girard
1992-2017	Daniel Martineau
1994-	Monique Doré
2002-	Pierre Hélie
2006-2012	Malcom Gains
2012-	Marie-Odile Benoit-Biancamano
2013-	Mylène Paquet
2017-2020	Nanny Wenzlow
2020-	Guillaume St-Jean

Jean-Baptiste Phaneuf
René Sauvageau
Gilles Bernier
Sylvio Cloutier
Mona Morin
Christiane Girard
Pierre Hélie
Sonia Chénier
Doris Sylvestre
Jean-Marc Benoit
Isabelle Lanthier
Joane Lussier
Fanny Dessureault

## LA MÉDECINE PORCINE

### ... Mes réflexions

#### La médecine porcine du 20<sup>e</sup> au 21<sup>e</sup> siècle

Par Guy-Pierre Martineau

Avant de faire part de quelques réflexions sur le domaine de la médecine porcine, je voudrais tout d'abord poser quelques jalons.

Ainsi, quand je suis arrivé au Québec, en 1982, la médecine porcine avait encore une image très individuelle (comme par exemple les opérations pour hernie inguinale) même si des pionniers étaient déjà en place que ce soit aux États-Unis (au Minnesota : Prof Allen D. Leman, Dr Steve Henry au Kansas et bien d'autres) ou au Québec, qu'il me faut un peu développer.

Au milieu des années 60, le Dr Jean-Marie Larivée ne faisait que de la médecine et production porcine. Le Dr Serge Larivière me rappelait que le Docteur Larivée avait été invité en Nouvelle-Angleterre pour parler de médecine de troupeau.

Quand je suis arrivé, deux praticiens porcins étaient déjà de véritables locomotives, les Drs Camille Moore et Robert Desrosiers. Confrontés à la pleuropneumonie porcine, ils avaient combiné investigations cliniques, épidémiologiques et investigations de laboratoire où ils reçurent l'expérience du Dr Robert Higgins de la Faculté. Tous ces pionniers étaient convaincus qu'il fallait dépasser l'échelle individuelle et passer au stade de l'élevage, en devenant des conseillers avec un suivi régulier, non forcément associé à un problème à régler.

Je me rends compte qu'en écrivant cela, j'enfonce une porte ouverte mais c'était bien la situation quand je suis arrivé. De nombreux praticiens d'alors étaient alors « mixtes » et pratiquaient un peu de médecine porcine à côté de la médecine bovine. Toutefois, cela ne doit pas occulter qu'il y avait déjà des praticiens exclusivement porcins et d'autres qui pratiquaient également en aviculture ou même les deux.



Dans ce texte, je vais parler à la fois de mon cheminement, de la situation du Québec que j'ai connue, de la situation en France que je connais aujourd'hui, de la prospective et passer de l'un à l'autre.

Quand je suis arrivé au Québec, la maladie porcine alors numéro 1 était la pleuropneumonie à *Actinobacillus pleuropneumoniae*. Des vétérinaires (les mêmes et d'autres) avaient développé une approche originale et avaient

trouvé un appui à la Faculté et son triumvirat d'alors, Robert Higgins, déjà cité mais aussi Khali Mittal et Serge Larivière. Cette association « cliniciens-Faculté » a été fructueuse (que l'on pense au GREMIP par exemple, que j'ai créé quelques mois après mon arrivée) et a jeté les bases d'une collaboration qui n'a jamais failli (comme par exemple aujourd'hui les Drs John Fairbrother et Marcelo Gottschalk). Il me faut



encore dire un nom ici, celui du Dr Guy Cousineau. Non seulement je l'avais rencontré en Belgique plus d'une année avant mon arrivée au Québec (et dans des conditions que seules quelques rares personnes connaissent) alors que j'étais assistant à la Faculté de médecine vétérinaire de l'Université de Liège et qui m'a beaucoup aidé à développer la recherche clinique une fois arrivé à Saint-Hyacinthe.

Les cliniciens grands animaux de la Faculté à l'époque m'ont permis d'initier des changements d'approche et m'ont encouragé. Je me suis donc retrouvé à conseiller quelques élevages alors de taille relativement modeste en comparaison des élevages d'aujourd'hui. Sylvie D'Allaire a intégré la clinique porcine en 1987 (si je me souviens bien). Étant déjà formatée « Allen D. Lemana » à l'Université du Minnesota, elle était à l'aise dans cette mouvance d'autant plus qu'elle avait adapté et développé un service d'analyses des données techniques (PigCHAMP) au Québec, outil indispensable à la gestion vétérinaire moderne des élevages.

En 1990, une maladie est apparue (le SRRP) qui a profondément modifié l'approche vétérinaire des élevages. En effet, cette maladie causait des pertes majeures (et cette maladie cause toujours des pertes importantes) et elle est toujours la maladie n°1 en Amérique du Nord. Cette maladie a conduit, là aussi, une association entre cliniciens et laboratoires (avec un « s ») puisqu'il intégrait l'approche clinique (Robert Bilodeau), épidémiologique (à la Faculté : Sylvie D'Allaire et au CDPQ : André Broes puis Christian Klopfenstein), pathologiques (Michel Morin, René Sauvageau, Richard Drolet), virologiques (feu Serge Dea, Youssef Elhazary) et d'autres (Robert Desrosiers, Camille Moore). Cette maladie demandait aussi un appui laboratoire et le laboratoire Biovet devenait l'interlocuteur privilégié des cliniciens, avec son pilote SRRP, André Broes.

Ces quelques rappels montrent l'importance du sanitaire et son évolution. Ils montrent aussi que rien n'est figé : il fallait s'adapter. On le sait : « il est toujours facile de dire, bien après, ce qu'il aurait fallu faire avant ». Nous vivons dans l'actualité réglée par le sanitaire. De l'eau a coulé sous les ponts depuis mais les maîtres-mots demeurent les mêmes : incertitude et surtout le changement. Nous avons vécu des changements de priorités pathologiques (nous l'avons vu : la pleuropneumonie porcine puis le SRRP), changement dans le mode de fonctionnement du clinicien (le conseil), changements dans le mode de production (taille d'élevage, pyramides de production, intégration), changements sociétaux (prise en compte du Bien-être animal, de l'antibiorésistance mais aussi du réchauffement climatique), changements générationnels des étudiants\* (la fameuse génération Y et même aujourd'hui la génération Z), changements de perception de certains étudiants (les végétariens, les véganes), sans oublier Internet et l'émergence des réseaux sociaux générateurs de situations parfois délicates (comme par exemple le mouvement L214 en France).

Je reviens à mon parcours : en 1998, je traversais de nouveau l'Atlantique pour prendre en charge la clinique porcine à l'École Nationale Vétérinaire de Toulouse. Je ne le cacherai pas : c'est grâce à mon expérience du Québec que j'ai eu ce poste. En effet, j'étais alors en contact avec les cliniciens français, intéressés par l'approche que nous avons développée à la Faculté. Le fait d'une même langue facilitait les échanges puisque les cliniciens français d'alors n'étaient pas souvent à l'aise avec la langue anglaise. J'avais donc un avantage, pouvoir parler en français de la médecine porcine

nord-américaine. Je ne m'en privais pas et je participais chaque année à diverses manifestations porcines françaises, ce qui a contribué à me faire connaître et à faire connaître l'approche développée et enseignée à la Faculté. J'étais donc tout simplement au bon moment et à la bonne place.

A la fin du XXème siècle, les cliniciens porcins français des 4 Écoles vétérinaires françaises n'étaient pas nombreux puisqu'on pouvait les compter sur les doigts d'une seule main, ce qui m'amène à parler de la formation des vétérinaires.

Que ce soit en France ou en Amérique du Nord, il n'est pas facile de convaincre les étudiants vétérinaires de choisir un parcours porcin. A titre d'exemple, les étudiants qui entrent dans une des 4 écoles vétérinaires françaises doivent compléter, dès l'entrée, un questionnaire sur leurs futurs choix de carrière. C'est simple : à l'entrée dans une des quatre écoles, aucun ne fait le choix de la médecine porcine. Ils sont déjà formatés et ils se sont déjà construit un modèle, modèle qu'il faudra donc déconstruire.

Nous ne sommes pas les seuls : aux USA, même en Iowa ou au Minnesota, états producteurs de porcs, ou encore en Caroline du Nord, il n'est pas facile de convaincre les étudiants de choisir la médecine porcine. Au Minnesota (informations transmises par la Docteure Perle Boyer, une vétérinaire toulousaine aujourd'hui au *Swine Center* de l'Université du Minnesota), sur une promotion d'une centaine d'étudiants, de 3 à 5 sont intéressés dont 2 feront une carrière de praticien porcin. A l'AASV (*American Association of Swine Veterinarians*), environ 50% des 1000 membres étaient des praticiens en 2017. Rappelons que la production annuelle porcine américaine est de 120 millions de porcs.

Au Québec, j'ai connu cette même situation et je suis très fier d'avoir pu contribuer à susciter des vocations porcines et ce dès ma première année à la Faculté (le premier fut, je crois, le Dr Jean-Pierre Vaillancourt). Ils m'ont permis de persévérer, de ne jamais lâcher prise. En novembre 2019, le PISAQ (Programme Intégré de Santé Animale du Québec) publiait un portrait 2018 et 2019 des services vétérinaires dans le domaine bioalimentaire québécois. En 2019, 33 vétérinaires étaient identifiés dans le domaine porcin. Dans ce portrait de la profession, une proportion importante sont inscrits à l'Ordre des vétérinaires depuis 20 à 35 ans et correspond à ma période québécoise.

En France, c'est au travers des visites d'élevage qu'il m'a été possible de faire le recrutement de futurs vétérinaires porcins. Je remercie au passage les collègues de mon département d'avoir cru à cette approche et de me permettre de faire des déplacements de plusieurs jours avec des étudiants, au départ avant tout intéressés à sortir de l'école et d'aller, comme ils le disaient, « sur le terrain ». En étant avec eux plusieurs jours d'affilés, en étant avec des cliniciens\* intéressés à ce que l'on propose des solutions aux cas qu'ils\* soumettaient, tout était réuni pour convaincre ces étudiants du bien-fondé de notre médecine. Nous étions un peu des « Colombo » en campagne. Nous étions alors considérés par les praticiens comme des leurs, ce qui était très valorisant pour les étudiants\*. Les praticiens\* porcins jouaient le jeu et acceptaient également d'en prendre en stage. Ainsi, avec le « bouche-à-oreille », ces interventions « coup-de-poing » connaissaient du succès auprès des étudiants\*.

Pour mes collègues du Québec, il vous faut savoir que Toulouse n'est pas une région très importante en production porcine, même s'il y a le fameux « Jambon de Bayonne » pas très loin. La production porcine est surtout localisée dans le grand



Ouest (dont la Bretagne, d'où ces déplacements de plusieurs jours). Mes collègues nantais (Nantes est le siège de la plus récente des écoles vétérinaires françaises) sont, de ce point de vue, privilégiés. En effet, il y a un bassin porcin conséquent dans un rayon de 50-100 km autour de Nantes. Il y a là certes un avantage mais aussi une limite à savoir qu'il n'est pas nécessaire de partir plusieurs jours pour faire des visites. Par notre situation géographique, nous étions obligés d'immerger les étudiants dans le monde porcin. C'est un peu comme dans la région de la Montérégie (Saint-Hyacinthe) où il y a un très important bassin porcin. Il est possible de faire des visites d'élevage sur une seule journée.

Que ce soit au Québec ou en France, les praticiens ont joué un rôle déterminant dans l'attractivité pour ce domaine de pratique et nous ne devons pas l'occulter. Ils ont été des moteurs passionnés par leur travail et ils méritent, selon moi, une médaille de reconnaissance.

Il ne faudrait pas sous-estimer l'importance des thèses d'exercice vétérinaire dans le choix de carrière en France. En France, cette thèse d'exercice est indispensable pour s'inscrire à l'Ordre. Je ne vais pas faire l'historique de cette thèse d'exercice mais simplement rappeler que le travail se fait généralement en dernière année et occupe environ 6 mois. Ce n'est donc pas un PhD ni même un MSc. Dans le monde porcin, ce travail de thèse permet de travailler en élevage et/ou dans le milieu porcin et être ainsi confronté à ses problèmes. C'est donc une porte d'entrée dans le monde porcin, porte inconnue au Québec.

Que ce soit au Québec ou en France, les vétérinaires porcins sont peu nombreux. Ainsi, en France, les vétérinaires spécialisés en médecine porcine sont environ 150 (pour une production porcine annuelle de 24 millions de porcs). Au Québec, ils sont une trentaine (pour une production annuelle de 7 millions de porcs). Ainsi, que ce soit au Québec ou en France, nous nous connaissons tous, nous nous rencontrons chaque année aux mêmes manifestations et nous partageons nos problèmes.

Une analyse prospective des besoins de diplômés vétérinaires en France a été conduite par la société Phylum pour le compte de l'Observatoire National Démographique de la Profession Vétérinaire. Je ne rapporterai que la prospective 2019-2023. Pour cette période, les besoins annuels à l'échelle de la France sont de 12 vétérinaires en aviaire-porc alors qu'ils sont de 698 vétérinaires pour les petits animaux, 175 pour les ruminants et ... 0 pour la pratique équine. En sachant que les 4 écoles françaises diplômeront annuellement 640 étudiants, il est facile d'en tirer des conclusions. A titre d'exemple, en 2019, plus de 50% des nouveaux inscrits à l'Ordre ont un diplôme étranger. Pour information, je fais partie de ces derniers puisque je suis diplômé de la Faculté de médecine vétérinaire de Liège (Belgique), il y a 45 ans, la même année qu'André Vrins.

\*Dans tout le texte, avant tout pour faciliter la lecture, je n'ai pas opté pour l'écriture inclusive. <http://www.ecriture-inclusive.fr/>. Toutefois, cette manière d'écrire occulte l'importance de la gent féminine dans la médecine vétérinaire porcine, autant en France qu'au Québec.